

# Bernard-Henri Lévy

## démolisseur d'idoles

PAR JEAN CREISER

« Socialisme : n.m., genre culturel, né à Paris en 1843, mort à Paris en 1968 », a écrit sans trembler Bernard-Henri Lévy, « l'inventeur » des nouveaux philosophes. Cela a ravi la droite. Cela inquiète la gauche, au premier chef François Mitterrand, qui a dit que l'affaire était importante et qu'il entendait y répondre par écrit. Les communistes, eux, ont brutalement réagi : « Les nouveaux philosophes, a-t-on lu dans l'Humanité, ni nouveaux ni philosophes, sont le dernier des brûlots lancés contre la gauche. Les communiqués de Pechiney, les livres de Lévy ou de Glucksmann : c'est tout comme. »

Depuis quelques semaines, le débat a pourtant largement débordé les frontières de Saint-Germain-des-Prés. Simplifié parfois outrageusement, mais aussi avec une redoutable efficacité, par les grands médias, il a été répété à tous les échos, dans le monde entier. Il passionne partout l'opinion publique et, notamment, en Italie, en Allemagne et aux Etats-Unis. Les ouvrages des nouveaux « gourous » — bien que souvent assez difficiles — atteignent en France des tirages surprenants et de nombreuses traductions sont en cours. La nouvelle philosophie est devenue un phénomène politique qui ne peut que s'amplifier avec l'échec de l'Union de la gauche.

### Mal 1968 et le Bangladesh

S'il n'est en aucune façon le chef de l'école — puisqu'il n'y a pas d'école — Bernard-Henri Lévy a été à la fois l'inventeur des nouveaux philosophes, leur rassembleur et leur promoteur. C'est lui qui édite dans les trois collections désormais célèbres qu'il dirige chez Grasset : « Figures », « Théoriciens » et « Enjeux ».

B.-H.L. (comme l'appellent ses amis) ne manque pas de séductions. Il les a même presque toutes : la jeunesse, la beauté, l'intelligence, la passion... Philosophe pessimiste, il s'est pourtant créé une silhouette hyper-romantique teintée d'un léger narcissisme. Le visage très blanc et très fin, comme les mains... L'abondante chevelure brune, savamment désordonnée... La chemise, blanche aussi, bouffante, toujours grande ouverte... Le blouson d'aviateur... « J'ai même cru au bonheur, a-t-il écrit, et j'aime plus que tout le volupté qui est comme une pause bénié dans la parenthèse de vivre... »

Faux pied-noir, il est né en 1948 en Algérie, mais n'y vivra que quelques semaines. Enfant à Neuilly, dans un milieu bourgeois classique. Son père, industriel, traite des affaires au niveau

international. A quinze ans, quand les garçons de son âge lisent encore la collection « Signe de piste », il dévore déjà Karl Marx. Ses autres maîtres penseurs, à lui, furent Camus et Malraux, très peu Sartre, puis Foucault et Lacan. Il aime beaucoup Stendhal, les surréalistes, Saint-John Perse et les romans policiers américains. Exclu de Sciences Po pour « turbulences », il prépare khâgne à Louis-le-Grand où il participe au « Comité Vietnam ». A dix-neuf ans, il est rue d'Ulm. Avec pour ambition de devenir historien. Mais, bientôt, un gros calman tapé au fond de son bureau exerce sur lui une étrange fascination : c'est Louis Althusser. « J'ai bien failli tout lui devoir. »

Il opte pour la philosophie. Beaucoup de lectures. C'est le temps de la glose et du commentaire. Une terrible scolastique. Il est agrégé de philo à 23 ans. Le sujet à traiter était « L'Inconnu ». Le voilà donc normalien et philosophe, « manieur d'idées et de mots, et de mots concassés, rouis déjà par les sots ».

Mille neuf cent soixante-huit a été pour lui la dernière révolution du XIX<sup>e</sup> siècle. Il était fasciné, mais il a regardé les événements plus en témoin qu'en acteur. Tout, quand même, a commencé là. Cela a été le grand déclic de sa réflexion. Il pense que 1968 est l'une des dates les plus noires de l'Histoire. C'est pour lui le début du crépuscule des sociétés, le désespoir sans issue que rien ne sanctifie.

Il a pourtant un moment la tentation de l'action. Bouleversé par l'appel de Malraux à la télévision en faveur du Bangladesh — « Je suis trop vieux pour me battre... » — il prend contact avec lui et part pour le Bengale. C'est Fabrice à Waterloo. Il y passera un an. Il sera un peu avec les militaires, mais surtout avec les économistes et les planificateurs. De cette expérience il se forgera sa propre échelle pour juger les causes justes et cette échelle sera plus morale que politique. Du Bangladesh, il tirera aussi son premier livre.

### Lutter contre la barbarie

Un autre homme le fascine : c'est Mitterrand. Voici quelque'un, pense-t-il, qui a le souci de faire de la politique dans le sens de l'Histoire. Il va le voir et entre dans le groupe des experts du parti socialiste où, de 1973 à 1976, il travaille sur le thème de l'autogestion en tant que relais de la gauche central. Il se remuait avec le parti d'admiration... à tou-



fois pas vous, se mettre à la botte d'un éventuel homme d'Etat.

Entre-temps, il a succombé, avec quelques amis, à la tentation de lancer un journal. Et, pourquoi pas, un quotidien ! Ce fut *L'Imprévu*. L'aventure dura onze jours.

Mais le deuxième grand déclic pour Bernard-Henri Lévy fut la lecture de *L'Archipel du Gouag*. C'était, par un grand poète, par un écrivain de génie, la plus éclatante dénonciation du socialisme. L'œuvre marquera beaucoup sa réflexion.

Dans le même temps, et dans le milieu qui était le sien, le marxisme devenait l'idéologie dominante et, du même coup, une idéologie conformiste. Ce fut le troisième déclic et ce fut cette fois la révolte. Le pudding à la Marx-Engels ne passait plus. Cela donna : *La Barbarie à visage humain*, livre parfaitement intempêtif où le partioidé était consommé. Ecrivit dans une langue superbe, « La patrie du juif, dit-il, c'est la langue », c'est le cri lyrique d'un jeune homme inspiré qui se cramponne aux critères moraux et d'un intellectuel négatif qui refuse tout partage entre le progressisme et la réaction. Il n'y a pour lui qu'une seule action politique cohérente : c'est de lutter contre la barbarie.

B.-H. L. pense que le rôle d'un intellectuel est de permettre aux autres d'oser penser. La philosophie doit aujourd'hui passer dans les médias. « Je crois aux vertus d'un spiritualisme éthéré face à la vulgarité et à la désignation contemporaine, quelque chose comme un libertinage averti pour temps de catastrophe. »

Son prochain ouvrage pourrait bien être un traité de morale.